Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 52 (1944)

Heft: 40

Artikel: Fremde Gäste

Autor: Bertschy, Emil

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-972962

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Arrivés à Porrentruy, nous apprenons que les petits Belfortains n'y sont pas encore: nous continuons donc notre chemin vers la frontière. Un sourd tonnerre roule au loin. On sent l'air lourdement chargé. Une file d'avions barre le ciel comme par enchantement; c'est donc à eux qu'en voulaient les petits nuages gris! Ils verront sans doute, de là-haut, les gigantesques croix suisses placées partout sur les églises et les maisons, et même dans les champs. Au moment de payer la course, le brave garagiste accepte en tout et pour tout cinq francs — le reste, c'est pour le Secours aux enfants.

C'est donc là la frontière: cette barrière, et devant elle, dans un immense carré occupant toute la largeur de la route, la croix suisse; derrière, plutôt symbolique, le cheval de frise hérissé de fil de fer barbelé. Et cette route, elle mène au théâtre de la guerre! Comme une vision, je vois soudain le flot sombre des hommes — pour qui la barrière est le but de la fuite la plus pénible, l'ultime espoir d'échapper à la destruction et à la mort —, vision d'une seconde, car déjà la réalité surgit des deux côtés de la route: la *file vivante des enfants!*

Ils sont justement sur le point de disparaître l'un après l'autre dans le bureau de la douane pour passer la première visite sanitaire. De l'autre côté des barbelés se tient un groupe de soldats allemands; de celui-ci, les nôtres, tenant les petits voisins par la main. Ceux des enfants qui sont déclarés «suspects» à la visite sanitaire, se groupent autour de la vénérable Mlle Paravicini de Bâle, toujours fraîche et énergique malgré ses quatre-vingts ans, et qu'on retrouve partout où il s'agit de s'occuper d'un transport d'enfants. Les «suspects» ne sont du reste pas dangereux, ils n'ont que des égratignures et des pous!

Dans une longue file d'enfants qui, les formalités prescrites terminées, se dirige vers la gare, on trouve «tout Belfort», les enfants des quartiers pauvres comme les fillettes du préfet. Ils sont presque tous propres et bien vêtus; il faut dire que leurs mamans les avaient habillés il n'y avait encore que quelques heures — ils ont quitté Belfort en cars vers midi — et les ont préparés aussi bien que possible pour le voyage en Suisse. Il s'en trouve toutefois quelques-uns qui n'ont ni bagages, ni manteaux; ils se sont joints au transport à la dernière minute, tels qu'ils étaient. — Mais quels yeux les enfants suisses ne vont-ils pas faire lorsqu'ils verront dans leurs petits manteaux et capotes de velours couleur de cuivre ces deux petites dames bien frisées!

A la gare, il y a de gros paniers pleins de belles pommes rouges que les soldats distribuent aux enfants. Ce sont des habitants du village qui les ont offertes. Les poches d'un brave homme regorgent de chocolat. Entendant que nous allons prendre le train, un bambin est pris d'une vive émotion: il n'a jamais été en train! Et quand le convoi s'ébranle passant même par de noirs tunnels, ce ne sont qu'enchantements sur enchantements. A Porrentruy, une S. C. F. — la même qui, comme première Suissesse, porta secours lors de la calamité de Gurs et qui incorpore aux yeux de beaucoup de gens la Suisse secourable — descend du train avec un groupe de femmes et de petits enfants rentrant au pays, des Suisses qui ont tenu bon en France durant toute la guerre, mais qui fuient maintenant l'orage menaçant.

Nous nous tenons à la fenêtre avec un groupe d'enfants et regardons descendre le crépuscule. Sur les prairies s'étend comme un voile couleur lila d'une épaisseur jamais vue: ce sont les colchiques d'automne. Et au fond d'un vallon, le Doubs coule en décrivant d'innombrables sinuosités — vers la France, «c'est beau» —; et comme si leurs pensées suivaient le cours d'eau, les enfants commencent soudain de parler de la maison. L'un d'eux raconte comment sa maman lui a confié sa petite sœur, dont il ne se séparera jamais, quoi qu'il arrive. Il discute comme un grand, ce petit bonhomme, mais il y a dans la voix quelque chose qui ne joue pas; elle se fait tout à coup traînante et décèle l'incertitude que couvrent les grands tons. «Ce n'est pas si facile que ça de quitter une maman, alors qu'on pourrait ne plus la retrouver.»

Parmi les enfants, maints paraissent n'avoir pas trop souffert de la faim; ceux, sans doute, dont les parents avaient de quoi s'approvisionner au marché noir! D'autres, en revanche, montrent de pâles visages, des jambes et des bras amaigris, comme nous ne les connaissons que trop bien. — A part les enfants de Belfort, il en est aussi de Calais qui avaient été évacués et recueillis par la population belfortaine. Ceux-là fuient maintenant leurs premiers parents nourrissiers pour venir se confier à d'autres. — Jusqu'au moment où les enfants seront remis entre les mains du Secours aux enfants de la Croix-Rouge à Bâle, nous voyageons sous sourveillance militaire: quelques soldats et un officier. Les enfants en parurent d'abord intimidés — mais ne parlent-ils pas la même langue qu'eux!

L'obscurité se faisant plus épaisse au dehors, les langues commencent d'aller leur train, les questions se pressent plus nombreuses. Elles sont d'ordre tout à fait pratique: «Où ira-t-on?» «C'est dans des familles qu'on nous enverra?» «Est-ce que vous pensez que je pourrai rester avec Nicole?» — J'ai déjà vu de nombreux transports d'enfants, mais on dira ce qu'on voudra, il y a et il y aura toujours quelque chose d'extraordinairement brutal à demander à des enfants de quitter, de laisser tout bonnement de l'autre côté des barbelés tout ce qu'ils aiment, pour passer dans un autre pays surveillé par des soldats en gris vert — d'aller d'une main à une autre (quelque bonnes que soient ces mains!), et enfin de partir avec une dame certes aimable, mais tout de même étrangère, n'importe où, dans l'inconnu... Il faut pour cela une confiance encore innocente d'enfant. C'est pourquoi cela nous semble, pour les petits, presque plus facile que pour ceux qui ont dû subir la guerre, la violence et l'injustice, et dont la confiance porte déjà un germe de dissolution. Je sais, il n'y a pas un meilleur, un plus beau moyen de leur aider que de les accueillir chez nous — et ces simples questions montrent de nouveau tout ce qu'au fond nous exigeons d'eux.

Les réclames lumineuses de Bâle ont-elles jamais eu un pareil succès? Les enfants ne pouvaient en détacher les yeux. A Bâle, de nombreuses tables étaient dressées sur le quai de la gare française complètement déserte; une soupe chaude répandait une odeur agréable. Puis, après de longs contrôles et écritures (il s'agissait en effet d'un convoi de réfugiés et non pas d'un transport préparé par la Croix-Rouge), les enfants purent aller se coucher sur des paillasses alignées dans la grande salle d'attente. Des têtes fatiguées, dans lesquelles roulaient des pensées de nostalgie, reposaient sur des coussins auxquels elles n'étaient pas accoutumées.

Le samedi matin, chacun des enfants a été examiné à fond à l'hôpital auxiliaire de Bâle, où le coup de grâce a été donné à toute sorte de choses importées et indésirables. Tous passèrent sous la douche, furent savonnés des pieds à la tête en vue d'être remis appétissants entre les mains des familles qui les recueilleront. Ils sont maintenant hébergés à Berne et à Lucerne — et la barrière de Boncourt a peut-être vu passer depuis le deuxième ou même le troisième convoi de petits Belfortains désireux de trouver un refuge chez leurs voisins. Belfort sait que ses enfants sont en sécurité et attend... *S. O.*

Wer nimmt ein französisches Kind auf?

Die Entwicklung der Kriegsereignisse zwingen das Schweizerische Rote Kreuz, Kinderhilfe, zu dieser Stunde, mit einer ebenso dringenden wie herzlichen Bitte an die Bevölkerung zu gelangen. An der Westgrenze unseres Landes steht eine grosse Zahl von Kindern aus den kriegsgefährdeten Gebieten von Belfort; diese Kinder bitten um Einlass in unser Land. Die Zahl der armen Kinder, die teilweise notdürftig gekleidet sind und Spuren körperlicher und seelischer Strapazen zeigen, wächst von Stunde zu Stunde. Wir dürfen und wollen sie nicht abweisen; das widerspräche sowohl dem Geist des Schweizerischen Roten Kreuzes als auch der Hilfsbereitschaft unseres Volkes, das seinem Willen, diesen bedauernswerten Kindern der europäischen Leidengebiete zu helfen, zu jeder Zeit machtvoll Ausdruck gegeben hat. Leider ist nun aber die Zahl der angemeldeten Freiplätze viel zu klein. Wir rufen deshalb die Familien auf: nehmt ein Kind an euren Tisch! Unterstützt durch die rasche Anmeldung vieler Freiplätze die neue Aktion der Kinderhilfe. Schriftliche — nicht telephonische — Anmeldungen sind zu richten an die kantonalen Sektionen des Schweizerischen Roten Kreuzes, Kinderhilfe. In Betracht fallen folgende elf Kantone: Zürich, Thurgau, St. Gallen, Zug, Luzern, Bern, Freiburg, Waadt, Wallis, Genf und Glarus. Wer eines dieser Kinder aufnehmen will, denke daran, dass Mädchen und Knaben bei uns Obdach suchen und dass die schwierige Unterbringungsarbeit um so rascher abgewickelt werden kann, je weniger an den Freiplätzen der Wunsch nach einem Mädchen geknüpft wird.

Fremde Gäste *Von Emil Bertschy.*

Schon lange hätten milde Frühlingslüfte und warme Landregen die tote Erde erwecken sollen. Auf den flachen Bergrücken des Mittellandes aber lag immer noch fusshoch der Schnee, mit hartgefrorener Kruste geschützt, und eine stete Bise trug graue Wolken einher. Eintönige Welt!

Es klopfte. Der Briefträger stand draussen, die Pelerine über den Buckel von angeriemten Paketen geschlagen und die Hände in unförmige, pelzgefütterte Handschuhe gesteckt. «Gottlob, es ändert und das bevor die Glocke zwölfmal schlägt», meinte er, als ich die Briefe in Empfang nahm. Als ich ungläubig in die spröde Kälte schaute, fuhr er fort: «Ja, ja, der Schein trügt, oft sogar das Barometer, nicht aber das Tierreich. Ein plötzlicher, ungestümer Wetterumschlag wird wohl auch das Ende Hofstetters sein.» Mit seinem gernzitierten und gewichtigen «Qui vivra, verra!» verabschiedete er sich.

Der alte, wettererfahrene Postbote hatte nicht unrecht. Schon um zehn Uhr war die Haustreppe feucht, und um die Mittagszeit blies ein warmer Föhn durch den Obstgarten, der die Schneepelze von den Aesten rüttelte. Gegen Abend trieb mich die drückende Schreibstubenluft ins Freie, auf die nassen Strassen, an tropfenden Vordächern vorbei und über gurgelnde Bäche. Ueberall war aus der langen Starre ein Rinnen und Singen, ein Rauschen und Tosen geworden.

Da kamen hastende Schritte hinter mir her. Ich ging langsamer, und als ich den Eilenden hinter mir wähnte, kehrte ich mich um. Es war der hagere Dorfarzt.

«Welches Leben ist in Not, dass Sie es so eilig haben?» fragte ich ihn, als er an meiner Seite war.

«Es geht mit Fabrikant Hofstetter zu Ende. Ja, dieser Föhn ist nichts für altersschwache, müde Herzen.» Dabei war der Doktor schon einige Schritte vor mir und eilte in seiner Pflichttreue der herrschaftlichen Villa Senita zu.

Tags darauf, da der Schnee nur noch wie grosse Papierfetzen die Erde deckte, läutete das Totenglöcklein; ich wusste, wem sein armseliges Klingen galt. — Zwei Tage später schritt ich hinter dem prunkvollen Sarg Hofstetters, im Gefolge von arm und reich. — Hofstetter, einst ein armer Verdingbub unseres Dorfes, hatte sich durch Fleiss und unerhörte Arbeit emporgeschafft und hatte uns alle überflügelt. Dem kleinen Dörfchen aber war er trotz Reichtum ein treuer Bürger geblieben.

Als es ein paar Wochen später im grossen Park an allen Ecken zu blühen und duften anfing, trugen sie auch seine Lebensgefährtin in den Rosengarten. Das geschah vor vier Jahren.

Seither war es im Herrschaftshause still geworden; keine hellerleuchteten Fenster glänzten in die Nacht und keine hohen Besuche wurden mehr empfangen. Hofstetters Söhnen, grosse Herren in der weiten Welt, war die Heimat zu eng geworden. Ihr Vaterhaus liessen sie schliessen, denn kein Fremder sollte darin den Hauch ihrer glücklichen, frohen Jugend verdrängen. Allein zurück blieb der alte, rüstige Gärtner Berger. Er erhielt die Aufgabe, den Park weiter in Ordnung zu halten und für die Villa zu sorgen.

Die Kriegsjahre brachten Wohnungsnot; selbst ins kleine Dörfchen über dem blauen See drang sie ein. Die Villa Senita blieb beharrlich geschlossen, und mancher dachte dabei: «Wie egoistisch doch die beiden Söhne Hofstetters sind! So war ihr Vater nicht.»

Vor vierzehn Tagen nun, als noch sengende Augustsonne über den Feldern lohte, ging die Kunde durchs Dorf, die Villa erhalte Gäste. Doch niemand wusste Näheres. Am Abend, erfrischende Kühle wehte durch das Dorf, begegnete ich dem Gärtner Berger. Wenn einer genauen Bescheid wusste, dann war er es. Mit einem freundlichen «Guten Abend» und «Wie geht's?» sprach ich ihn an. Der Gärtner jedoch zog die Stirne in Falten und zeigte damit sein Befinden an. «Ich begreife», fuhr ich weiter. «Man gewöhnt sich nicht gerne an eine neue Herrschaft.»

«Schöne Herrschaft!» empörte er sich. «Zwanzig Jahre habe ich für den herrschaftlichen Park gelebt und gearbeitet; nun kommen zwanzig Paar junger Beine, zertreten und verwüsten mein Werk. Schöne Herrschaft das! In ein paar Minuten wird sie übrigens hier sein.»

«Was, eine so vielköpfige Familie kommt hieher?» sprach ich erstaunt.

«Nein, zwanzig Flüchtlingskinder und zwei Schwestern», gab er einsilbig zurück.

Nun war ich erst recht erstaunt. «Aber Herr Berger, wie können Sie so reden? Wir, die wir vom Elend des Krieges verschont blieben und allen Grund zu danken haben, sollten nicht...» Dann wurde ich von der fremden Kinderschar unterbrochen, die, geführt von zwei Schwestern, von der Station her kam. Der Gärtner öffnete das eiserne Tor und ich trat zur Seite. Magere, scheue Kinder zogen an mir vorbei. Nur wenige blickten mich an, doch viele genug, um mir im Innern Schmerz und Erbarmen zu wecken. Ich stand und lauschte dem südlichen Klang ihrer Stimmen, bis das schwere Tor hinter ihnen ins Schloss fiel. Seltsam bewegt ging ich darauf heimzu, und noch weit in die Nacht hinein waren meine Gedanken bei den armseligen Kindern dieses Krieges und beim Gärtner Berger.

Die Tage liefen. Erste Septembernebel stiegen vom Tal ins Dorf hinein. — Jeden Tag führte mich der Weg einmal an der Villa, dem Heim «unserer» Kinder, vorbei. Wie seltsam! Gärtner Berger stand meistens inmitten der bunten Schar der Flüchtlingskinder; nicht teilnahmslos oder gar beleidigt, nein, mit hellem, frohen Gesicht. Er verstand zwar kein Wort ihrer tönenden Sprache, aber die Kinder verstanden ihn; seine Augen redeten. Ja, sie nannten ihn «père», wenn er ihnen beim Pflücken Aepfel und Birnen zuwarf; dafür halfen sie ihm Gejät ausrupfen, wenn er die Beete säuberte.

Mitleidsvoll waren jedoch seine Züge, als er mir von der schmächtigen Yvette erzählte, wie sie in der Nacht ob dem geringsten Geräusch erwache, zu weinen anfinge und stets rufe: «Ils viennent»... Sie kommen! Auch den braungebrannten, kräftigen Bruno erwähnte er, der zu zittern anfinge, wenn er Flugzeuge sehe und nicht begreifen wolle, dass sie bei uns keine splitternden, krachenden Bomben werfen.

Ja, die armen, kleinen Gäste der Villa Senita und der weisshaarige Gärtner Berger verstehen sich.

Das Dorf aber lobt seine beiden Söhne, die in der grossen, weiten Welt draussen leben.

Lebensmittel für die notleidende Grenzbevölkerung

Das Schweizerische Rote Kreuz und das Schweizerische Rote Kreuz, Kinderhilfe, haben in den letzten Wochen Hilfsaktionen zugunsten der notleidenden Grenzbevölkerung jenseits unserer westlichen und südlichen Grenze unternommen. Es wurden insgesamt 167 t Lebensmittel in diese Gebiete geschickt. Ueberdies haben das Schweizerische Rote Kreuz und die Kinderhilfe Lastwagentransporte nach Lyon und Südfrankreich durchgeführt, welche bis heute 80 t Lebensmittel für Kinder, Frauen, Kranke und Gebrechliche dorthin brachten; weitere Sendungen von 70 t werden folgen.

Des vivres en faveur des populations frontières

La Croix-Rouge suisse et la Croix-Rouge suisse, Secours aux enfants, ont entrepris ces dernières semaines des actions de secours au-delà de notre frontière de l'ouest et du sud en faveur des populations frontières touchées par la guerre. 167 tonnes de vivres furent envoyés en tout dans ces territoires. En outre, la Croix-Rouge suisse et le Secours aux enfants ont expédié à Lyon et dans le Sud de la France des camions de marchandises qui ont transporté jusqu'à aujourd'hui 80 tonnes de vivres pour des enfants, femmes, malades et infirmes; d'autres envois de 70 tonnes suivront.

Empfang französischer Flüchtlingskinder in Zürich

Innerhalb des Schweizerischen Roten Kreuzes, Kinderhilfe, in Zürich, hat sich zur Entlastung der Empfangszentren Basel und Genf das Komitee «Empfangszentrum Zürich» gebildet, das bis 1. Oktober, abends, schon 1700 Kinder aufgenommen hat. Zur Aufnahme dieser Kinder bereitete es mit Hilfe des zivilen Frauenhilfsdienstes und des Hülfstrupps die Turnhallen von acht Schulhäusern sowie die zwei Jugendherbergen in den Schulhäusern Milchbuck und Manegg vor. Die Militärdirektion des Kantons Zürich stellte die Wolldecken zur Verfügung.

Der Transport der Kinder von der Grenze bis nach Zürich steht unter militärischer Leitung. Der Empfang der Kinder wickelte sich bei enger Zusammenarbeit der militärischen Behörden und des Komitees «Empfangszentrum» rasch und reibungslos ab. In bereitgestellten Trams werden die Kinder den Turnhallen zugeführt, wo sie durch die Volksküche verpflegt werden und wo sie auf Strohsäcken die Nacht verbringen können. In diesen Turnhallen wird auch die ganze administrative Arbeit — Errichtung einer Kartothek über alle eintreffenden Kinder, Bereitstellung von Identitätskarten usw. — sowie die gründliche Desinfektion der Kinder und ihrer Kleider und Habseligkeiten durchgeführt. Von hier aus werden die Kinder nach einigen Tagen den Sektionen der ostschweizerischen Kantone zur Verteilung an die Familien zugesandt.

Von unseren Mitarbeitern in Basel, Genf und Zürich wird gegenwärtig in aller Stille eine riesige Arbeit im Sinne des Roten Kreuzes bewältigt.

Le service sanitaire de l'armée rouge

Le Dr Carling, chirurgien à l'hôpital de Westminster de Londres, a fait récemment une conférence sur l'organisation sanitaire de l'armée rouge. Il a souligné l'importance exceptionnelle qu'on attache en Russie au facteur psychologique dans le traitement des blessés de guerre. On s'efforce avant toute chose de leur rendre conscience de leur dignité humaine en rétablissant les conditions élémentaires de l'existence civilisée. Tous les blessés ramenés vers l'arrière sont livrés pour commencer au coiffeur qui rase leur barbe hirsute et tond leur chevelure. Ils sont ensuite baignés et reçoivent du linge et des vêtements propres. C'est seulement lorsqu'ils ont repris une apparence humaine qu'intervient l'examen médical. Des préoccupations psychologiques analogues apparaissent également dans les méthodes appliquées pour la transfusion du sang. Chaque ampoule contenant du sang porte le nom du donneur (dont les 95 % sont des femmes). Le blessé sait de cette manière à qui il est redevable de sa guérison. Des idylles se sont nouées souvent par ce moyen et la radio les a encouragées. L'armée rouge attache aussi une importance très grande aux soins dentaires des troupes en campagne. Les autorités sanitaires russes estiment que l'emploi de ces méthodes modernes leur a permis d'obtenir la guérison complète de 70 % des blessés.